

**Martens, D., & Vanacker B. (Eds.) (2013). Scénographies de la pseudo-traduction. *Les Lettres romanes*, 67(3–4).**

Sans doute sous l'effet de la révolution numérique et de la mécanique du web qui s'accompagne, par la nécessité des identifications liées à ses pratiques, d'une résurgence des jeux d'hétéronymies et de pseudonymies<sup>1</sup>, la pseudo-traduction connaît, depuis le début des années 2000, un regain d'intérêt et, dans ce contexte, le dossier « Scénographies de la pseudo-traduction » de la revue *Les Lettres romanes* s'avère bien plus qu'une simple « balise », comme le disent en toute modestie ses responsables scientifiques.

Cet ensemble, constitué de dix parties, est remarquable tant par la forme que par le fond. D'une facture impeccable, il est le fruit d'un travail d'équipe réalisé de longue haleine dans le dialogue et la concertation, étant l'aboutissement d'une journée d'études sur le sujet. Cependant, que l'on ne s'y trompe pas, le lecteur tient entre ses mains autre chose qu'une collection d'écrits savants rassemblés sous une bannière commune. Il y a là un faisceau convergent d'études qui mettent, avec enthousiasme, leur érudition au service d'un objectif commun, celui de faire avancer la connaissance dans ce domaine.

Comme ne manque pas de le souligner le texte de cadrage proposé par David Martens et Beatrijs Vanacker en ouverture du numéro, c'est la dispersion et l'éclatement qui ont longtemps caractérisé l'étude de la pseudo-traduction, pour des raisons qui tiennent à la nature et à l'essence même du phénomène. Dès lors, la réalisation de ce volume, de par l'unité qu'elle suppose, était en soi un succès dont ses concepteurs ne se sont pas contentés, insufflant, en prime, un esprit de synthèse. Ce dernier s'exprime en particulier dans une partie tenant lieu de conclusion, elle-même suivie d'une postface donnée par Lieven D'Hulst, qui propose de nouveaux élargissements et de nouvelles perspectives. Entretemps, tout au long de ce joli parcours, les articles se répondent, se complètent et dialoguent entre eux par l'intermédiaire de notes et l'utilisation d'outils communs. Cette connivence entre les auteurs et la certitude d'un savoir partagé aboutit à un petit paradoxe. Le terme de « scénographie », accepté et utilisé comme outil d'analyse, n'est pas d'emblée expliqué mais il faut dire que la lecture attentive, à laquelle l'on se trouve convié, permet de gommer entièrement ce petit défaut, les contours de l'idée de scénographie se précisant au fil des pages sous différentes plumes et finissant par former un tableau fort plaisant. Ce feuilletage et ce maillage, alliés à l'expertise de chaque contributeur dans son domaine respectif, donne une force de conviction à l'ensemble que l'agencement des articles, qui épousent la chronologie, ne manque pas de parachever.

Et c'est justement en matière de chronologie qu'un mérite tout particulier revient à Jan Herman, auteur de la première contribution,

puisqu'il parvient, de façon magistrale, sinon à repousser les limites connues du phénomène pseudo-traductif, du moins à l'éclairer tel qu'il s'est manifesté au Moyen Âge. On connaissait, bien sûr, la tradition qui avait précédé *Don Quichotte*, mais jusqu'à présent nul n'avait porté un tel regard sur cette période, ni démontré avec autant de clarté à quel point traduction et genre romanesque étaient liés. Les « quatre arguments » mobilisés par la dialectique entre texte source et texte cible exposés par Jan Herman vont dorénavant constituer un point d'appui, au-delà même de la problématique de la pseudo-traduction, pour tout chercheur, qu'il soit versé en littérature ou en traductologie.

Martial Martin démontre ensuite comment la littérature militante et les écrits politiques ont exploité, durant la première modernité, toute la force transgressive et la capacité de dénonciation que la pseudo-traduction offre par le jeu des décentrement successifs dont elle s'accompagne. Il sait également, et de fort habile façon, nous faire partager le vertige que provoque parfois le phénomène pseudo-traductif, ce véritable trompe-l'œil scripturaire.

A Shelly Charles est revenue la lourde tâche de parler d'un domaine que l'on pensait déjà bien cartographié, celui des échanges littéraires transmanche au XVIIIe et de la place de la pseudo-traduction dans ce trafic. Si l'ouvrage d'Helen McMurran (2010) aurait utilement complété son appareil critique, l'auteure a le mérite de pourfendre la croyance, fortement ancrée, qui voudrait que la pseudo-traduction se trouve confinée au seul paratexte.

Sylvain Ledda nous fait ensuite pénétrer dans le premier dix-neuvième en apportant un nouvel éclairage sur Mérimée et Musset. Si l'on est réticent à accepter la vision stabilisée, presque figée, du champ littéraire français qui semble servir de postulat, l'on est en revanche ravi des analyses concernant des pseudo-traductions habituellement évoquées de façon un peu rapide. Sylvain Ledda fait par ailleurs le constat que les outils proposés par Gideon Toury méritent d'être affinés tant ils peinent à rendre compte de toutes les pseudo-traductions.

Embrassant un siècle et demi de pseudo-traductions françaises, de Charles Nodier à Boris Vian, David Martens aborde ensuite ce domaine si riche que constitue le passage du manuscrit à l'imprimé. Il montre comment les pseudo-traductions sont hantées par le spectre du manuscrit et démontre la force de consécration et d'institutionnalisation attachée au phénomène qui est abordé en termes de rites.

Katrien Lievois revient sur le cas si actuel et que l'on aurait pensé connu d'Andreï Makine, tout en y apportant du neuf. L'auteure se livre à une véritable expérience *in vivo* et saisit sous nos yeux la pseudo-traduction en mouvement. Ses analyses de l'évolution du paratexte au fil des rééditions, de la consécration de l'auteur par les prix littéraires, ses remarques sur le paysage éditorial, le tout complété par des données biographiques, lui permettent de croquer sur le vif le portrait non pas du seul Makine, mais de la pseudo-traduction elle-même. L'étude de Katrien

Lievois constitue, à bien des égards, un modèle tant elle appréhende la pseudo-translation dans son épaisseur et sa longévité.

Pour parachever le parcours et dans un effet de progression auquel le lecteur s'est désormais habitué, Marie-Claire Merrigan démêle pour nous l'écheveau que constitue le rapport complexe et intime entretenu par Nancy Huston avec ses deux langues d'expression, l'anglais et le français. Non contente de nous exposer avec brio un cas particulier de pseudo-translation dénué de supercherie, entièrement fictionnel, elle tire la conclusion qu'un texte pseudo-traductif ne peut être correctement apprécié qu'au regard de l'ensemble du parcours ou de la carrière d'un auteur.

Le lecteur trouvera dans ce numéro, on l'aura compris, une somme considérable d'éléments et se trouvera suffisamment instruit et armé pour se livrer à ses propres analyses. Après lecture de ce volume, nul ne pourra penser à la pseudo-translation comme à un phénomène terne ou aride.

### Références

McMurrin, H. (2010). *The spread of novels. Translation and prose fiction in the eighteenth century*. Princeton: Princeton University Press.

### Ronald Jenn

Université Lille 3, France  
ronald.jenn@univ-lille3.fr

---

1 *Pseudonymie, hétéronymie et identité numérique* (13 novembre 2013, de 18h à 20h). Table ronde organisée par la MESHS et Citéphilo.